

PIERRE SAUREL

La rage d'aimer



BeQ

Pierre Saurel

Les aventures de Miss Vénus
la reine du sexe # 12

La rage d'aimer

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 745 : version 1.0

La rage d'aimer

Collection *Les aventures de Miss Vénus*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

De la mauvaise graine

Madame Lebel jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Une heure.

Une heure et son fils Gaston, n'était pas encore entré.

– Il devait être plus raisonnable. Même s'il vient d'avoir dix-huit ans, ça ne lui donne pas tous les droits.

Depuis quelque temps, Gaston entrait souvent passé minuit.

Il manquait souvent la classe et évidemment, ses chances de réussir diminuaient.

– Il faudra absolument que je parle à son père.

Philippe Lebel était voyageur et devait

s'éloigner très souvent de la Métropole. Il n'était donc pas là pour éduquer son fils.

Et madame Lebel avait un caractère trop mou.. Elle donnait beaucoup trop de chances à Gaston.

À une heure vingt, madame Lebel entendit la porte s'ouvrir. Son fils entrait.

Il voulut passer directement dans sa chambre, mais sa mère l'appela.

– Gaston !

Il ouvrit la porte.

– Tu ne dors pas encore ?

– Non. Crois-tu que c'est raisonnable d'entrer à cette heure-là ?

– Je suis allé chez un camarade. Penses-tu que je passe mon temps à regarder l'heure, moi ?

– Mais, Gaston...

– Ça va faire, je commence à en avoir plein le dos de tes remontrances.

Il allait fermer la porte.

– Tu ne me dis pas bonsoir ?

– Bonsoir !

Et il s'enferma dans sa chambre. Gaston avait pourtant l'habitude d'embrasser sa mère.

– S'il ne le fait pas, c'est qu'il a pris un verre. Il sait que je m'en rendrais compte.

Madame Lebel ne pouvait dormir. Elle songeait à des tas de choses.

– Je me demande si je devrais en parler à Philippe. Si son père lui fait des remontrances, Gaston est capable de partir de la maison.

À deux heures, elle ne dormait pas encore.

Elle songeait à ce qu'elle devait faire le lendemain matin.

– Le nettoyeur !

En effet, elle avait des vêtements à envoyer chez le nettoyeur et voulait justement y joindre le complet de Gaston.

– Si je ne le lui dis pas, il va le mettre pour aller à la classe.

Elle se leva, ouvrit la porte de la chambre de son fils, mais ce dernier dormait à poings fermés.

Les pantalons étaient là, près de son lit. Le veston devait être dans le vestiaire.

Sans dire un mot, madame Lebel alla chercher l'autre complet de Gaston et le plaça près du lit.

Elle sortit en emportant les pantalons.

Elle se dirigea vers la cuisine afin de vider les poches des vêtements de Gaston.

Il y avait un peu de tout, dans ces poches, un paquet de cigarettes, du change, un mouchoir sale, des bouts de papier.

– Je me demande si c'est bon.

Sur les bouts de papier, il y avait des prénoms de filles et des numéros de téléphone.

Madame Lebel mit le tout sur la table et alla chercher le veston.

Il y avait beaucoup moins de choses dans les poches du veston.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle sortit de la poche un très beau collier, il devait sûrement avoir une très belle valeur.

– Mais d'où ça peut-il venir ?

Elle pouvait supposer des tas de choses.

– Il a peut-être acheté ça pour le donner en cadeau.

Mais où aurait-il pris l'argent ?

Elle ne voulait pas songer au vol, mais c'était quand même possible.

– Je ne le questionnerai pas.

Mais elle déposa le collier sur la table, avec le contenu des autres poches.

Il passait trois heures du matin lorsqu'elle réussit à fermer l'œil.

Le lendemain, tout ce qui se trouvait sur la table, était disparu.

Gaston revint à l'heure du midi. Il semblait un peu mal à l'aise.

Lui et sa mère n'échangèrent que quelques mots, sur des sujets vagues, comme la température, etc...

Soudain, Gaston éclata :

– Vas-y, questionne-moi. Tu as fouillé dans mes poches, hier, c'est du joli.

– Je n'ai pas fouillé. Je devais envoyer ton complet au nettoyage.

– Oui, on connaît ça. Tu veux le savoir, je vais te le dire. Ce collier, c'est un ami qui me l'a vendu, cinq dollars. Il avait besoin d'argent.

– Que voulais-tu en faire ?

– Je ne sais pas, peut-être chercher à le revendre. Il vaut plus que ça, sûrement.

– Et où as-tu pris l'argent ?

– Vas-y, fais ton petit détective. Ne te gêne pas, questionne. Je commence à en avoir assez, moi.

Et pourtant, il ajouta :

– Hier, j'avais un peu d'argent, deux dollars environ, pas plus. C'est de l'argent que j'ai gagné en fin de semaine.

– Je le sais.

– On a joué aux cartes. Oh ! pas de gros montants, on n'est pas des millionnaires. On joue un cent et deux. On ne peut jamais perdre beaucoup, peut-être un dollar, deux au maximum.

Hier, j'ai été chanceux, j'ai gagné presque à tout coup. Mon ami perdait, alors, il m'a vendu ce collier, voilà toute l'histoire.

– J'aime mieux ça.

– Tu aimes mieux ça que quoi ?

– Rien !

– Vas-y, dis-le, le fonds de ta pensée. Tu pensais sans doute que j'avais volé ce collier. C'est ça ?

– Mais non, Gaston.

– Allons donc, tu as autant confiance en moi qu'en un étranger que tu vois pour la première fois.

Il repoussa son assiette.

– Je n'ai plus faim.

Quelques instants plus tard, il était prêt à partir pour l'école.

– Il est tôt.

– Je veux prendre l'air. Celui de la maison me pue au nez.

– Gaston !

– Je ne sais pas si je reviendrai pour le souper.

– Mais où vas-tu ?

– Si on te le demande, tu diras que tu ne le sais pas.

Et il sortit en faisant claquer la porte.

– Je n’aurais pas dû fouiller ses poches, je n’aurais pas dû. Et moi qui le prenait pour un voleur.

*

Philippe Lebel entra chez lui le samedi midi.

– Où est Gaston ?

– Parti avec un groupe de camarades. Ils sont allés passer la fin de semaine dans les Laurentides.

– À ce temps-ci ? Quel plaisir peuvent-ils avoir ? Les camps sont tous fermés. Ce n’est pas beau pour le ski. Il y a de la boue partout.

– Les jeunes s’amusent à pas grand-chose, Philippe. En tout cas, je lui ai donné la permission.

– Tu n’aurais pas dû. Je ne viens pas assez souvent à la maison.

– Gaston a dix-huit ans. Si je voulais lui refuser des permissions, il les prendrait quand même, ce n’est plus un enfant.

Philippe soupira.

– Je le verrai demain, je ne pars que lundi matin. D’un autre côté, ça va nous donner la chance de sortir tous les deux ce soir, de faire des folies et même d’entrer aux petites heures.

– Ne sois pas ridicule, Philippe.

– Pourquoi dis-tu que je suis ridicule ?

– Entrer aux petites heures, ce n’est pas raisonnable. Où veux-tu aller, tout d’abord ?

– On peut aller dans une boîte de nuit, danser, voir un spectacle puis, à la fermeture, nous rendre au restaurant.

– Danser ! Tu sais bien que je ne danse

presque plus.

Il s'écria :

– Mais « citron », tu n'es pas si vieille. Réveille-toi un peu. Tu agis comme une femme de soixante ans. Ne cherche pas pour quelles raisons tu as tant de misère avec ton fils. Tu n'es pas du tout de son temps.

Il regarda sa femme.

– Tu es encore très jolie, bien tournée, tu habilles combien ?

– Tu le sais, j'ai toujours habillé tout fait, j'habille douze ans.

– Ce soir, tu sors avec moi et tu vas te forcer pour aimer ça. Tu as de la difficulté avec ton fils ? Sois une amie pour lui, pas une vieille « mémère ». Tu es toujours seule, Gaston aime sortir et qui te dis qu'il n'aimerait pas sortir avec toi ?

– Voyons, Philippe.

– Bien coiffée, pas les cheveux lissés comme tu les portes, tu paraîtrais plus jeune. Tu veux me faire plaisir ?

– Si tu insistes.

– J’insiste.

– Bon, j’irai danser avec toi.

– Et ce n’est pas tout, tu vas aller chez la coiffeuse. Appelle tout de suite à quelques salons pour obtenir un rendez-vous, je sais qu’il est tard, mais certains salons ne sont pas très occupés.

– Tu n’es pas raisonnable.

– Fais ce que je te dis.

– Je puis me peigner moi-même.

Madame Lebel avait de beaux cheveux auburn, mais elle se lissait les cheveux, se faisait souvent une « toque » et ça la vieillissait.

Pour faire plaisir à son mari, elle appela à quelques salons et réussit enfin à obtenir un rendez-vous.

– Maintenant, tu vas laisser la coiffeuse faire son travail, aucun conseil, aucune demande, je lui parlerai moi, j’irai te conduire en voiture.

– Si tu veux.

Philippe alla donc mener sa femme et ordonna

à la coiffeuse :

– Je veux que vous rajeunissiez ma femme, elle n'a pas le tour de s'arranger et « citron », elle n'est pas si vieille. Faites-lui une coiffure dans le vent. Elle a des cheveux en masse.

– Comptez sur moi, monsieur.

Philippe prévint son épouse :

– Tu entreras en taxi, j'ai des emplettes à faire.

– Très bien.

Et en sortant, il murmura :

– Puisqu'elle habille tout fait, ce n'est pas un problème, je lui achète une petite robe à gogo, une mini jupe. Si ça ne lui fait pas, tant pis, je la retournerai au magasin. Si Gaston sort passablement, c'est qu'il s'ennuie à la maison avec une mère qui pourrait lui servir de grand-mère. Après tout, Mariette n'a que trente-neuf ans. Elle se laisse trop aller.

Mais pendant que Philippe Lebel et son épouse songeaient à s'amuser, leur fils Gaston était rendu dans le nord, avec sa bande de copain.

C'était véritablement de la mauvaise graine.

À ce temps de la saison, alors que le dégel commence, que les pentes de ski sont impraticables, qu'on peut s'aventurer dans les chemins de terre, les jeunes s'en donnaient à cœur joie.

Ils pouvaient marcher dans la boue pendant un mille ou deux pour se rendre à un camp appartenant aux parents d'un des jeunes.

Ils savaient qu'ils allaient être seuls dans la région.

– On se divise en deux, les gars, ce soir, fit celui qui semblait le chef du groupe. Faut trouver des filles, mais faut faire aussi un petit coup d'argent, c'est le temps.

– Toi, Gaston, toi, Jacques et toi Denis, vous irez à la chasse aux « pitounes ». Trouvez des filles qui veulent marcher. On ne veut pas de trouble. Moi, Pierre et Louis, nous nous occuperons des camps.

– René, j'aimerais mieux aller aux filles, moi, fit Louis.

– Je le sais, mais tu es gros, tu dances mal et les autres ont plus de succès que toi, alors fais-en ton deuil.

Et les jeunes dressèrent leurs plans.

– Ce soir, les routes sont gelées, donc on peut aller n'importe où. On visitera quelques camps, mais assez loin d'ici. On ne prendra que les choses qui ont de la valeur.

– Il n'y a aucun danger ?

– Aucun, on gardera toujours nos gants pour ne pas laisser d'empreintes. Si la police enquête, ils croiront avoir affaire à de vrais professionnels. Nous ne reviendrons pas avant onze heures. Alors, si vous trouvez quelques filles, donnez-nous le temps de camoufler la marchandise.

– Où vas-tu mettre ça ? demanda Gaston.

– Sous le camp. J'ai apporté de bonnes boîtes et de la paille, ne craignez rien. Ensuite on transportera ça à Montréal, petit à petit. Faut prendre des choses qui se vendent facilement.

– Que je n'aime donc pas ça.

– Toi, tu es un peureux, Gaston. N’empêche que tu étais bien content quand on t’a laissé le collier de la femme qu’on a attrapée. Tu l’as vendu trente dollars, ça vaut la peine. On fait quatre-vingt quatorze dollars divisés entre six, en moins de quelques heures, c’est payant.

Mais Gaston était quand même craintif.

René lui-même avait rencontré une femme d’un certain âge, mariée et malheureuse en amour.

Elle était riche et portait toujours quantité de bijoux.

Il avait joué l’amoureux éperdu et la femme, en quête d’aventures, l’avait suivi à un appartement que René avait loué.

Et après qu’ils se furent aimés, les autres garçons étaient sortis de leur cachette.

On menaça la femme de scandale, on avait pris des photos, mais on était prêt à lui rendre le film.

– En échange de quoi ?

On prit les bijoux et on força la femme à se

laisser aimer par les jeunes qui le désiraient.

Seul, celui qui s'appelait Pierre, la repoussa.

– Moi, en partant d'ici, je vais retrouver une fille, et c'est bien mieux que ça.

Et nos jeunes voyous étaient persuadés que la femme ne parlerait pas.

– Si elle savait que le filin n'avait même pas servi, elle nous aurait tués.

El bientôt, le petit groupe se sépara.

Vers dix heures et demie, la voiture de René revenait au camp.

Les trois jeunes voyous avaient enfoncé les portes de plusieurs camps. Ils s'étaient emparés, surtout, des accessoires électriques, comme horloges, grille-pain, chaufferette, etc....

– Pour moi, nous obtiendrons aux environs de cent dollars pour ça. Ça va payer la fin de semaine.

René était très heureux.

Dans un des camps, il avait découvert deux bouteilles de boisson.

– Ce soir, nous fêterons ça.

Vers minuit, les trois autres revinrent. Ils avaient fait le tour de quelques hôtels des environs, à la recherche de filles.

Ils en avaient trouvé deux, des filles entre vingt et trente ans. Toutes les deux avaient passablement bu et elles voulaient s’amuser follement. Elles n’avaient pas hésité aucunement à suivre les trois garçons.

Mais en entrant, l’une d’elle s’écria :

– Hé, ils sont trois autres, vous ne nous aviez pas dit ça.

– Ils sont gentils, vous verrez, vous n’allez pas reculer ?

– Nous, reculer, jamais de la vie. On est partie sur un « good time » et plus vous êtes nombreux, plus il y a du « fun » à y avoir.

Et ce fut une véritable nuit d’orgies. Lorsque le jour parut, tous étaient ivres.

Les filles, nues, étaient étendues sur le plancher. René les réveilla.

– Habillez-vous, avant que les chemins deviennent trop mauvais, faut aller vous reconduire.

– Je veux dormir, moi, je m’endors.

L’autre se souleva et tendit les bras à René.

– Viens à mes côtés, chéri, on va se reposer ensemble.

– Debout, je ne plaisante pas.

Les filles durent obéir. Gaston alla mener une des voitures jusqu’au chemin praticable.

René alla conduire les filles et laissa sa voiture près de l’autre et retourna à pied au camp.

– Et demain, ce sera le retour à Montréal. Nous rapporterons une couple d’articles avec nous.

II

Vénus enquête

Mariette Lebel, toujours pour faire plaisir à son mari, avait accepté de mettre cette robe dont la jupe était très courte.

Au tout début, elle trouva ça ridicule, mais en voyant l'attention que lui portaient les autres hommes et même les garçons plus jeunes qu'elle, elle changea d'avis.

Elle était fort bien coiffée et on ne lui aurait pas donné plus que vingt-cinq ans.

Elle avait un avantage sur quantité de petites jeunes, qui n'avaient pas atteint la vingtaine. Elle possédait un corps de femme, une poitrine ferme, une taille mince, des hanches développées, mais pas trop, juste assez pour la rendre aguichante.

Et elle reprit rapidement goût à la danse.

– Mais il y a trop de choses à gogo, moi, ces danses-là, je ne les connais pas.

– C'est facile, tu n'as qu'à suivre la cadence, il n'y a pas de pas.

Philippe non plus, n'était pas expert. Après avoir dansé une de ces danses modernes avec lui, elle accepta l'invitation d'un jeune garçon, puis d'un autre.

Et lorsque la soirée se termina, ces danses faciles n'avaient plus de secrets pour Mariette.

– Maintenant, quand Gaston voudra s'amuser, demande-lui de te conduire dans une discothèque. Tu vas le surprendre, il ne voudra probablement pas, mais décide-le et prouve-lui que tu n'es pas si vieille.

Philippe, lorsque Gaston arriva, sermonna son fils, mais ce dernier semblait épuisé, il l'écoutait d'une oreille distraite.

– Papa, on ne fait rien de mal, on a passé la fin de semaine dans le camp d'un ami. On a joué aux cartes. Un des gars fait de la peinture. On aime s'évader, un peu. À mon âge, je dois sortir, aller

danser de temps à autre, avoir des camarades.

– As-tu une amie ?

– Non, mais on rencontre toujours des filles dans les salles de danse.

Madame Lebel n'avait pas parlé à son mari du fameux collier.

Gaston fut très surpris en voyant la coiffure de sa mère.

– Ça te fait bien, ça te rajeunit. Là, tu as l'air de ma mère, pas de ma grand'mère.

Philippe sourit :

– Quand il la verra dans sa petite robe à gogo et mieux maquillée, il la prendra pour sa sœur.

Le lundi matin, Lebel repartit en voyage. Gaston se rendit à la classe. Mais le lundi soir, il sortit et revint vers neuf heures. Mariette était fière.

Cependant, elle vit son fils entrer et sortir de sa chambre à trois reprises.

– On dirait qu'il cache quelque chose.

Elle attendit au lendemain et fouilla un peu

partout. Dans la garde-robe, elle trouva une bouilloire électrique, un grille-pain et un radio de table.

Le même soir, ces appareils étaient disparus.

Maintenant, madame Lebel était persuadée.

– Mon fils fait partie d’une bande de voleurs. Mais Gaston n’est pas un criminel. Il faut que je fasse quelque chose. Philippe qui croyait que tout redeviendrait simple, si j’allais danser avec lui.

Elle était si déçue ce soir-là, qu’elle vint tout près de se coiffer comme autrefois.

– Et puis, non, je préfère avoir l’air jeune. Philippe ne s’occupe pas de son garçon, tant pis. Je le préviendrai et il fera ce qu’il voudra. Moi, je vais organiser ma vie. Je suis bien folle de demeurer enfermée entre quatre murs.

Une amie l’avait justement invitée.

– Nous sommes un groupe de jeunes femmes. Nous nous réunissons deux après-midi par semaine. Souvent, on a des conférenciers. On a eu un médecin qui a répondu à des tas de questions. Si on n’a pas de conférencier, on

cause, on se fait de nouvelles amies.

Elle était décidée à se changer les idées, à oublier que son fils était en train de mal tourner.

– Un enfant, ça ne s'élève pas tout seul. Philippe devra prendre des responsabilités.

Cet après-midi là, elle se rendit à la réunion. Il y avait une conférence, ou plutôt, une conférencière. Elle était donnée dans le but de renseigner les ménagères à se protéger contre tous ces vendeurs, qui en réalité, ne sont que des voleurs.

Et la conférence était donnée par la célèbre Miss Vénus.

Tout le temps qu'elle parlait, Mariette réfléchissait :

– Miss Vénus aide ceux qui ont de graves problèmes. Il faudrait que je lui explique le cas de Gaston.

On écrivait les questions sur des feuilles, après la conférence, et on les remettait à Miss Vénus. Cette dernière lisait la question et si elle était d'un intérêt général, elle y répondait.

Elle vit le papier de Mariette.

– Je veux avoir une entrevue avec vous, personnellement. Je crois que mon fils est en train de devenir un criminel. Mon mari est voyageur et n'est pas là pour le surveiller. S'il-vous-plaît, aidez-moi. Je suis Mariette Lebel.

– J'ai ici un mot de madame Lebel. C'est un renseignement que vous demandez, madame et je ne l'ai pas ici. Mais je puis vous adresser un mot. Quelle est votre adresse ?

Mariette la donna, assurée que Miss Vénus se mettrait en communication avec elle.

Et en effet, ce soir-là, vers sept heures, Vénus appela. Mariette était seule et Vénus alla lui rendre visite.

Madame Lebel lui fit part des découvertes qu'elle avait faites.

– S'ils ont passé deux jours dans un camp des Laurentides, ce sont probablement des objets volés dans des camps.

– C'est ce que je crois.

– On commence par de petites choses et ça

finit par des plus grosses. Votre mari est au courant ?

– Il sait que j’ai de la difficulté avec Gaston, qu’il ne m’écoute pas, mais au sujet des vols, non.

– Il faudra le lui dire. Il faut que votre mari prenne ses responsabilités.

Philippe dit que Gaston manque d’affection, que je ne suis pas son amie.

Et elle parla de sa coiffure, de sa nouvelle robe, de l’idée de Philippe.

– Il n’a pas tout à fait tort, madame. Gaston est sur une pente glissante. Il suit ses amis et il ne voit pas le mal. Il trouve ça tout à fait normal. Vous auriez deux avantages à sortir avec lui.

– Lesquels ?

– Probablement que vous rencontriez ces amis, vous pourriez les connaître, les juger et ensuite, vous pourriez faire un peu honte à votre fils.

– Comment ça ?

– Si vous, sa mère, vous dansez le gogo, vous

vous conduisez un peu en tête folle, ça lui ouvrira peut-être les yeux. Par exemple, si sans vous compromettre, vous dansez avec un type du genre playboy. Vous pourrez dire à votre fils qu'il veut vous faire un cadeau, un bijou, que vous hésitez, car vous croyez que c'est de la marchandise volée, mais qu'en fin de compte, vous, vous acceptiez peut-être. Vous croyez qu'il ne réagira pas. Il va probablement vous dire de gros mots, il vous fera la leçon, puis ça le fera réfléchir. Vous direz qu'en fin de compte, vous vous conduisez comme les autres. Vous verrez.

– Je ne sais vraiment pas si je suis capable de faire ça.

– Mais oui, quand une femme le désire, elle peut faire ce qu'elle veut. Vous êtes encore jeune, très jolie, et vous avez plus d'expérience que les jeunes.

– Mais si ça ne donnera rien ? Si Gaston retourne à ce fameux camp en fin de semaine.

– Vous me direz l'heure de leur départ. Je vais vous laisser un numéro de téléphone. Vous m'appellerez et je les suivrai. Je verrai bien ce

qu'ils fabriquent.

– Je ne sais comment vous remercier.

– Vous n'avez pas à me remercier, si je puis mettre un peu de plomb dans la cervelle à ces jeunes, je le ferai volontiers. Les garçons ne me font pas peur.

– Je le sais.

Mais ce que Vénus ignorait, c'est que cette bande de jeunes voyous ne cherchaient pas seulement à voler.

Leur plus grand plaisir, leur passe-temps favori, c'était d'attirer une ou des filles à leur camp ou leur appartement et le tout se changeait en orgie.

– Même si la fille est un peu réticente, il s'agit de la faire boire, puis de lui faire croire que nous avons pris des photos et ça marche. Évidemment, il ne faut jamais s'attaquer à un ange de pureté et si une fille résiste trop, on la laisse aller.

Mais ces jeunes avaient la véritable rage d'aimer.

Et lorsqu'ils se trouvaient en face d'une beauté

comme Miss Vénus, en face d'un corps exceptionnel qui annonçait l'amour et la volupté, pourraient-ils contrôler leurs impulsions ?

Mais même si Vénus avait été mise au courant du comportement de ces garçons, elle n'aurait pas reculé. Quand elle avait décidé d'enquêter sur quelque chose, elle allait toujours jusqu'au bout, même si les risques étaient grands.

III

Prise au piège

Gaston semblait tomber des nues. Sa mère lui avait demandé s'il sortait ce jeudi-soir-là.

– Je ne sais pas encore, je vais appeler les amis. Pourquoi ? Tu veux que je garde la maison, as-tu peur qu'elle s'envole ?

– Pas du tout, je voulais te demander de me sortir.

– Écoute, maman, sors avec les personnes âgées, pas avec moi.

– Justement, je trouve celles de mon âge trop vieilles et j'ai le goût de m'amuser un peu. C'est ennuyant de toujours rester seule.

– Va au cinéma.

– J'y vais une fois par semaine. Non,

j'aimerais aller danser.

– Quand j'y vais, maman, c'est avec des jeunes, nous, on ne danse plus la grande valse et ces trucs-là.

– Mais je le sais, voyons, j'aime les danses à gogo.

– Quoi ?

– On pourrait aller dans une discothèque. Aurais-tu honte de sortir avec moi ?

– Mais... non, ça me surprend et...

– Tu passes sûrement pour vingt ans. On pourrait aller dans une discothèque où on peut prendre une consommation.

– Tu ne bois jamais.

– Je ne déteste pas ça. Je ne suis pas pour boire seule, ici, à la maison, mais un verre de temps à autre. Fais-moi plaisir Gaston, accompagne-moi. Tu peux même inviter tes amis.

– Jamais de la vie ! Tu crois qu'ils ne se moqueront pas de moi, s'ils me voient avec ma mère.

– Tu n’es pas obligé de leur dire que je suis ta mère. Tu me trouves donc si vieille que ça ?

– Non, depuis la semaine dernière tu parais plus jeune, mais tu as l’air dans la trentaine. Les gars diront que je me fais entretenir.

– Bon, alors, nous irons tous les deux. Ça te va ?

– Ça me va. À quel endroit ? J’en connais une couple...

– Moi aussi.

Et elle nomma une discothèque très à la mode, très fréquentée.

– Tu connais ça, toi ?

– Je n’y suis pas allée, mais je sais qu’elle existe et qu’on s’amuse ferme.

Lorsque Gaston retourna à la classe, il n’était pas encore revenu de sa surprise.

– Ça va être une soirée « plate » à mort.

Mariette avait préparé le souper à bonne heure.

– Il faut que je me prépare.

– Maman, ne va pas changer ta coiffure.

– Ne t’inquiète donc pas.

Elle entra dans sa chambre et commença à se maquiller. Elle avait pratiqué depuis qu’elle était sortie avec son mari.

Maintenant, elle pouvait fort bien se maquiller les yeux, poser ses faux cils, appliquer deux sortes de fond de teint, de manière à faire paraître sa peau plus rosée, plus jeune.

Elle retoucha ensuite ses cheveux, puis mit son rouge à lèvres, un rouge à la mode. Enfin, elle mit ses bas-culottes, sa robe à gogo et ses souliers dernière mode.

Elle sortit de sa chambre.

– Voilà, je suis prête, Gaston.

Elle avait pris soin d’allumer une cigarette. Gaston se retourna. Il entrouvrit la bouche mais pas un son ne sortit.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Maman, tu n’es pas sérieuse, finit-il par prononcer, tu ne vas sortir comme ça. Toi, en

mini-jupe... et puis...

– Gaston, regarde-moi Tu en as vu des filles en mini-jupes ?

– Mais oui.

– Ont-elle de plus belles jambes que moi ?

Il ne répondit pas.

– Ai-je l'air tellement plus vieux qu'elles, ces filles ? Si tu ne me connaissais pas, dis-moi franchement, tu refuserais de danser avec moi ?

– Tu n'es pas... enfin, tu n'es plus la même. On dirait que... c'est vrai qu'à bien y penser, ça ne te fais pas mal. Je n'avais jamais remarqué tes jambes... et puis, excuse-moi, maman... mais non, je ne dirai pas ça.

– Mais, dis-le, voyons.

– Ta robe... elle te moule bien. Ça ne te fâche pas ?

– Ça me fait plaisir.

– Tes autres robes, ça ne fait pas bien et en chandail, tu parais grosse. Là, tu as l'air bien faite.

– Ça ne me fâche pas que tu dises ça. Mes chandails sont tous trop grands pour moi. Eh bien ! tu veux toujours venir avec moi ?

– Oui et si j'avais su...

– Si tu avais su ?

– J'aurais invité les gars, sans dire que tu es ma mère. Ils auraient tous été jaloux de moi. On ne te donne à peine vingt-cinq ans.

– Tant mieux, allons-y.

Et Mariette se disait :

– Il n'a pas fini d'être surpris, quand il me verra boire et danser le gogo, il trouvera peut-être ça moins drôle.

Ils se rendirent à la discothèque et Mariette glissa de l'argent dans la main de son fils.

– Si je paie, ça aura l'air curieux.

Ils commandèrent chacun un verre. Gaston n'osait pas inviter sa mère à danser, car les morceaux que l'on jouait étaient, tous très modernes, il n'y avait ni plain, ni valse.

– Tu ne me fais pas danser ?

– Crois-tu pouvoir danser ça ?

– Pourquoi pas ?

Gaston, un peu intimidé, se dirigea avec sa mère vers la piste de danse.

Et au bout de quelques secondes, il constata que, non seulement sa mère connaissait les danses modernes, mais elle pouvait en montrer à plusieurs. Elle attirait l'attention, car rares étaient les filles qui se déhanchaient autant qu'elle.

Gaston n'en croyait pas ses yeux.

Après cette première danse, ce fut une seconde puis, Mariette décida de retourner à sa table.

Elle murmura à l'oreille de son fils :

– Je n'ai pas dix-huit ans, moi, je suis à bout de souffle.

– Mais ça se comprend, vous vous démenez.

– J'adore ça.

Ils venaient à peine de s'asseoir que deux garçons s'approchèrent de la table. Ils connaissaient Gaston.

– Tu ne nous as jamais présenté cette fille, toi.

– C’est Mariette.

Il présenta les deux amis.

– On peut s’asseoir à table ?

Ces garçons semblaient ennuyer Gaston, mais

Mariette répondit :

– Certainement, venez.

Sitôt que les garçons furent assis, un jeune homme, un peu plus âgé, vint inviter Mariette.

– Vous dansez ?

– Certainement.

Ce n’était pas la genre qu’elle cherchait, ce n’était pas le type playboy, mais elle dansa avec lui, se déhanchant plus que jamais, attirant l’attention.

– Tu as quelqu’un entre les mains, toi Gaston.

– Pourquoi ne nous as-tu pas parlé d’elle ?

– Tu as peur qu’on te la vole ? Tu ne dois pas t’ennuyer avec cette fille-là. On peut danser avec elle ?

– Je vous le défends bien.

– Tu as peur qu'on te la prenne, qu'elle s'intéresse plus à nous.

– Vos gueules ! Vous me fatiguez, si vous saviez...

– Fais-nous croire qu'elle est amoureuse folle de toi, vas-y Gaston.

Et le jeune Lebel n'était guère de bonne humeur. Si jamais on apprenait que cette « fille » était sa mère, il aurait honte.

Les jeunes s'imaginaient que cette Mariette était une fille passablement facile. Sa façon de danser, son attitude avec les garçons, sa mini-jupe, tout annonçait ça.

Aussi, lorsque Mariette revint à sa table, Gaston se leva.

– Nous allons entrer, Mariette.

– Mais nous venons tout juste d'arriver, tu n'y penses pas.

Il se pencha sur elle, murmura :

– Maman, je crois que tu as assez bu et on te remarque un peu trop.

– Tu trouves que j’ai trop bu ? Allons donc, je n’ai pris que deux verres. Si tu veux entrer, Gaston je ne te retiens pas, moi, je m’amuse.

– Très bien, dans ce cas, j’entre.

Il crut que sa mère allait le suivre, mais Mariette ne broncha pas. Elle savait que son fils lui ferait des remontrances, le lendemain.

– Ce sera le temps de lui dire que j’agis comme les jeunes de son âge, comme lui et ses amis.

Les jeunes invitèrent Mariette à danser. On lui faisait presque des propositions malhonnêtes.

– Je regrette, mais je ne suis pas une fille comme ça, j’aime la danse, c’est tout. Je ne fréquente pas les voyous.

Les garçons se mirent à rire.

– Elle ne fréquente pas les voyous et elle se tient avec Gaston, elle est bonne.

Les jeunes étaient toujours à la même table que Mariette, mais ils commencèrent à se désintéresser d’elle, s’occupant des autres jeunes filles.

Mariette songeait à entrer. Il passait onze heures.

– Vous m'accordez cette danse, mademoiselle ?

Elle se retourna. L'homme qui était devant elle pouvait avoir trente ans. C'était sûrement un des plus vieux garçons dans la salle.

Il était grand, mince, bien vêtu et fort beau garçon.

– Ce n'est pas une danse à gogo cette fois, et c'est tant mieux. J'attendais ma chance.

Elle accepta. Et au cours de la danse, il lui apprit :

– Je suis un homme d'affaires, je suis entré ici simplement pour me changer les idées. Je ne croyais pas y trouver quelqu'un dans votre genre.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous aimez les danses modernes, c'est de votre âge, mais vous avez quelque chose que les autres filles n'ont pas.

– Et qu'est-ce que c'est ?

– De la classe, de la dignité, de la grâce. Sans être âgée, vous êtes peut-être un tout petit peu plus vieille que les autres. Et regardez ces filles, plusieurs ne semblent pas propres. Les vêtements sont à la mode, mais pas chic. Vous, on voit que c'est de la qualité.

Soudain, il s'arrêta net.

– Vous êtes mariée ?

– Comme vous voyez.

Jusqu'ici, Mariette avait pu dissimuler son jonc aux jeunes. D'ailleurs, ils n'attachaient aucune importance à ça.

– Ça me surprend. Vous n'êtes pas mariée à un de ces jeunes.

– Jamais ! Mon mari est voyageur et je suis toujours seule.

Une fois la danse terminée, l'homme insistant pour l'inviter à sa table.

– Non, il faut que j'entre.

– Vous êtes en voiture ?

– Je prendrai un taxi.

– Alors, permettez-moi d’aller vous reconduire, madame.

Elle hésita.

– Ai-je l’air d’un voyou ? Je suis réellement un homme d’affaires et je ne voudrais pas du tout avoir une aventure qui me causerait des ennuis. Je veux simplement être gentil.

Et Mariette accepta. L’homme se nommait Lionel Rondeau.

Il lui montra sa carte d’affaires, lui donna même son adresse.

– Êtes-vous marié ? demanda Mariette.

– Je suis veuf.

– À votre âge ?

– Oui, mon épouse est morte de cancer généralisée, elle n’avait que vingt-six ans. Alors, vous comprenez, quand je me retrouve seul à la maison, je m’ennuie terriblement. Il faut que je me change les idées un peu

Vingt minutes plus tard, le couple sortait de la discothèque. Mariette avait tout d’abord accepté

de prendre un verre en sa compagnie. |

Lionel Rondeau possédait une très chic voiture. Il alla reconduire Mariette devant sa demeure et lui tendit la main.

– Je vous remercie, madame, vous m’avez fait passer un heure des plus agréables. Et vous êtes tellement gentille, tellement jolie, je ne sais pas, ça rend de bonne humeur, ça me fait oublier ma solitude.

Il était excessivement sympathique.

– Nous ne nous reverrons sans doute jamais, mais j’espère que vous garderez un bon souvenir de moi.

Mariette était légèrement étourdie. Elle avait passablement bu. Et pendant une seconde, elle souhaita que ce bel inconnu cherche à l’embrasser. Mais Rondeau n’en fit rien. Pourtant, Mariette ne lui aurait pas résisté.

Elle entra chez-elle. Gaston était déjà au lit. Le lendemain matin, avant de partir pour l’école, Gaston se tourna vers sa mère.

– Tu es entrée tard ?

– Peut-être une demi-heure après toi, pas plus.

– Plus que ça, car je me suis endormi passablement tard et tu n'était pas entrée. Heureusement qu'on n'a pas su que tu étais ma mère, j'aurais eu honte.

– Pourquoi ?

– Tu ne t'es pas vue ?

– Mais j'étais comme les autres filles, je m'amusais, je ne suis pas si vieille. Si c'est bon pour tes amies, pour toi, pourquoi ne refuserais-je tout ça ?

– En tout cas, je n'aurai pas honte de toi en fin de semaine. Tu m'auras plus pour sortir avec toi. Je vais chez René, je pars ce soir.

Au cours de la journée, madame Lebel reçut une magnifique gerbe de fleurs.

C'était Rondeau que la lui envoyait.

Il avait pris l'adresse en note, avait trouvé le nom et faisait ce geste pour la remercier tout simplement.

Vers deux heures, madame Lebel réussit à

repointre Miss Vénus.

Elle lui apprit que son garçon allait partir pour le camp de son ami.

– Et je ne serais pas surprise s'ils allaient encore commettre quelques vols.

– Quand partent-ils ?

– Ordinairement, on vient chercher Gaston vers quatre heures trente, cinq heures.

– Bon, je serai devant chez-vous et je les suivrai, comptez sur moi. Maintenant, avez-vous suivi mon conseil ?

– Oui, mais ça n'a pas donné grand-chose. À ses yeux, j'ai été ridicule, pas plus.

– Il dit ça pour le moment, mais ça peut le faire réfléchir. A-t-il eu honte de vous ?

– Je le crois.

– Et vous lui avez dit que vous ne faisiez que vous conduire comme les jeunes d'aujourd'hui ?

– Oui.

– Bravo ! Ça portera fruit, pas tout de suite, évidemment. Il faut laisser réfléchir votre fils.

Maintenant laissez-moi travailler.

Mariette raccrocha. Vers trois heures, elle reçut un autre appel. C'était un homme.

– Je m'excuse, madame, je n'aurais pas dû téléphoner, mais je n'ai pu résister. Vous savez qui parle ?

– Je le devine.

– Vous m'en voulez ?

– Vous auriez pas dû me faire parvenir ces fleurs, réellement...

– Vous craignez, sans doute, que ça fasse des histoires avec votre mari ?

– Non, il n'entre pas avant la semaine prochaine, alors...

– Avant la semaine prochaine ? Ça veut dire que vous êtes seule à vous ennuyer, tout comme moi. Madame Mariette, faites-moi plaisir. Accompagnez-moi au cinéma ce soir.

– Oh non !

– Pourquoi ?

– Je suis allée danser hier mais ordinairement,

je ne sors qu'avec mon mari et...

– Mais vous savez que je ne veux pas abuser de vous, que je suis un homme qui sait se conduire. Avec moi, vous n'avez rien à craindre.

– Franchement, je ne sais pas.

– Je passerai vous prendre, vers sept heures.

– Oh ! non, pas ici, à cause des voisins.

– Alors, on se rencontre à l'extérieur ?

– Je ne devrais pas accepter.

Mais Mariette ne voulait pas non plus refuser.

Pour la première fois, depuis son mariage, un autre homme que son mari s'intéressait à elle. Un autre homme la trouvait jolie, gentille. Un homme était plein d'attention pour elle, il lui avait envoyé des fleurs, ce que son mari n'avait jamais fait.

– Je suis folle... mais une fois n'engage à rien, une seule fois.

Et elle murmura :

– Où puis-je vous rencontrer ?

Ils fixèrent le rendez-vous. Lorsque Gaston entra de la classe, Mariette ne lui parla pratiquement pas. Elle craignait qu'il devine la vérité.

– J'ai voulu donner une leçon à mon fils et voilà que c'est moi qui me suis prise au piège.

Mais, elle se disait :

– Je vais l'accompagner au cinéma, ce soir, mais ensuite, ce sera fini, je ne le verrai jamais plus.

Mais après le cinéma, Mariette accepta de se rendre dans un chic restaurant où ils prirent un couple de verres et mangèrent légèrement. Enfin, Rondeau vint la reconduire à la maison.

Et encore une fois, d'un geste timide, il lui tendit la main.

– Ce fut une soirée très agréable.

– C'est moi qui vous remercie.

Et s'approchant, elle l'embrassa sur la joue. Il murmura :

– Mariette, comme vous êtes jolie.

Et leurs lèvres se touchèrent, s'effleurèrent à peine. Mariette sentit un frisson la parcourir de la tête aux pieds.

Rondeau glissa son bras derrière l'épaule de la jeune femme, la serra contre lui et les autres baisers furent longs, passionnés.

Elle ne se souvenait plus d'avoir échangé de tels baisers avec son mari. Philippe se montrait plutôt froid, distant.

Quand il embrassait sa femme, c'était presque du bout des lèvres, jamais avec passion.

Lorsque le couple s'aimait, ça ne durait que quelques minutes. Pour Mariette, c'était devenu comme une obligation, un devoir à remplir.

– Lionel, il faut que j'entre.

– Nous nous reverrons ?

– Oh oui !

Cette acceptation était venue du fond d'elle-même. Elle espérait un autre rendez-vous.

– Je vous rappellerai.

Ils échangèrent un dernier baiser et Mariette

entra chez elle.

Elle songea à Gaston que Miss Vénus était en train de secourir.

Elle songea ensuite à Lionel Rondeau. Son devoir était de refuser tout rendez-vous avec cet homme.

– Mais je l’aime déjà et j’ai bien le droit d’être heureuse.

Miss Vénus allait peut-être sauver son fils.

– Mais c’est sa faute. Si elle ne m’avait pas conseillé d’agir de cette façon, tout ça ne serait pas arrivé. Tant pis.

Quant à Rondeau, il était fier de lui.

– Il faut se montrer patient avec une femme comme elle. Elle n’a probablement jamais trompé son mari mais elle est passionnée et il doit la délaisser. La prochaine fois, je n’hésiterai pas, je sens que le fruit est mûr et je n’ai plus qu’à le cueillir.

Déjà, son plan était fait. Il tarderait à téléphoner à Mariette. Lorsqu’il l’appellerait, ce ne serait pas pour lui demander de sortir.

– Je lui dirai que je suis légèrement malade, mais que ça ne me retiendra pas trop longtemps à mon appartement.

Et je l'appellerai une ou deux autres fois, dans la même journée. Je lui ferai la cour au téléphone, je lui dirai que je m'ennuie, que j'ai besoin de choses et que je ne puis même pas sortir. Et je suis persuadé qu'elle s'offrira elle-même pour venir me faire une petite visite. Une fois ici, le reste sera un jeu d'enfant. Deux ou trois verres, un petit baiser, un autre plus passionné et le reste suivra. Elle ne pourra plus résister.

IV

Vénus contre six hommes

Vénus avait suivi le groupe de garçons dans le Nord. Elle les avait vus arrêter les voitures sur le bord de la grande route et gagner un camp, à pied.

Elle stationna plus loin et les suivit.

Elle s'approcha du camp, sans signaler sa présence. Déjà, le soir était arrivé.

Les garçons bientôt sortirent du camp.

– Alors c'est entendu, vous revenez aux environs de minuit ?

– Oui. J'espère que nous frapperons, les filles sont rares dans les hôtels à ce temps-ci.

– La semaine dernière, vous avez été chanceux.

– Oui, mais tout de même, on n'en a eu que deux.

– C'était suffisant pour nous six, comme vous avez pu le voir. Si vous pouviez rencontrer les deux mêmes filles, ce serait parfait. J'ai rarement vu des filles connues, on s'est tous fatigués avant ces deux-là.

Les deux groupes se dirigèrent vers les voitures.

– Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ?

Il était clair qu'un groupe allait chercher à rencontrer des filles, mais l'autre groupe ?

Vénus décida de suivre le groupe du chef, René.

Et elle vit les jeunes briser des fenêtres de quelques camps et s'emparer de nombreux objets.

Vers dix heures trente, ils revinrent au camp.

Vénus put alors les surveiller de près.

Les jeunes gens plaçaient les objets volés dans des boîtes. On y mettait également de la paille et on plaçait ces boîtes sous le camp.

– Il n’y a pas à hésiter, se dit Vénus.

Devant de tels méfaits, elle devait prévenir les autorités.

– Tant pis pour le jeune Lebel. D’ailleurs, je pourrai témoigner qu’il n’était pas parmi les trois voleurs. Mais il faut que je prévienne les autorités. Il faut qu’on les arrête avant même qu’ils aient quitté le camp.

Elle décida de retourner vers sa voiture. Mais juste à ce moment, elle entendit une voix :

– Vous cherchez quelque chose, mademoiselle ?

Vénus se retourna. Elle reconnut Gaston Lebel. Il avait une lampe de poche à la main.

– Ma voiture est en panne, dit-elle rapidement, il doit pourtant y avoir un camp dans ce coin-ci ?

Gaston s’écria :

– Mais c’est le soir des pannes.

– Comment ça ?

– Nous avons eu une crevaison à un quart de mille d’ici. Nous avons trois petites amies. Elles

nous ont quittés et moi, je viens demander de l'aide.

– Je me débrouillerai.

Mais Gaston avait éclairé la figure de Vénus. Lentement, le faisceau lumineux se promena sur le corps de la jeune fille. Gaston semblait très impressionné.

– Vous n'y pensez pas, on n'est pas pour vous laisser seule, comme ça, en pleine nuit. Venez avec moi, nous aurons du secours.

– Mais non, je vais pouvoir me tirer d'affaires, même s'il faut que je marche jusqu'au prochain village.

– Nous ne vous laisserons pas faire. Il fait froid, et il y a des maraudeurs dans la région. Vous pourriez être attaquée. Nous sommes un groupe ici et notre devoir est de ne pas vous laisser partir. Et, puis, Louis connaît un peu la mécanique.

Vénus s'était prise au piège. Si les garçons se rendaient compte qu'elle avait menti, ils trouveraient ça curieux.

Par contre, si elle continuait de jouer cette comédie, on ne la laisserait pas partir.

Seule avec ces six garçons, tout pouvait arriver. Mais elle accompagna Gaston à la maison. René, Pierre et Louis sifflèrent en voyant Vénus.

– Tu nous emmènes la plus belle fille dont on puisse rêver.

– Enlevez-vous ça de la tête, les gars. La voiture de mademoiselle est en panne et la nôtre aussi. Nous avons une crevaison. Alors, on ne réparera que demain, je vais aller chercher Jacques et Denis avec l'autre voiture.

– Et mademoiselle ?

– Louis connaît un peu la mécanique, il peut essayer de l'aider.

– Mais avec grand plaisir.

Louis se rendrait sûrement compte que la voiture n'était pas en panne. Vénus devait absolument faire quelque chose.

– Allons-y, dit-elle.

Avec Louis, elle se rendit à sa voiture.

– Mon moteur s’est arrêté brusquement, impossible de le faire repartir.

– Vous avez de l’essence ?

– Mais oui.

– Je vais essayer de faire tourner le moteur.

– C’est inutile que je vous dis. Je vais essayer et vous regarderez sous le capot.

– Bien.

Elle souleva le capot.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? Une étoile filante ?

– Où ?

Louis tourna la tête. Vive comme l’éclair, Vénus tira sur un petit tuyau, de toutes ses forces. Elle le sentit céder.

– J’y vais.

Ce petit tuyau menait l’essence au carburateur.

Elle tenta de mettre le moteur en marche et tout de suite, Louis fit des signes.

– C'est inutile.

– Pourquoi ?

– Venez voir, ce boyau est fini et l'essence ne se rend pas au carburateur. Donc, la voiture ne peut fonctionner.

– Vous pouvez faire la réparation ?

– Non, il faut le morceau. Les garages sont fermés. Vous faites mieux d'entrer au camp.

– Vous avez une autre voiture, vous pouvez me conduire au village ?

– Il n'y a pas d'hôtel où vous pouvez coucher à moins de sept ou huit milles d'ici.

Il mentait, Vénus connaissait la région. Elle était donc persuadée que les garçons ne la laisseraient jamais partir.

– Il faut que je le suive, que je me débrouille de mon mieux. Espérons qu'ils n'ont pas bu.

Non seulement les jeunes avaient-ils commencé à boire, mais ils avaient apporté de la boisson avec eux.

– On se préparait un vrai party, nous avions

trois filles. Mais elles n'ont pas voulu attendre dans la voiture.

René s'approcha de Vénus.

– Comment, vous appelez-vous, mademoiselle ?

Elle dit le premier nom qui lui passait par la tête.

– Hugnette.

– Moi, c'est René.

Il présenta tous ses amis.

– Si ça ne vous fait pas de différence, on va laisser les « monsieur » et les « mademoiselle » de côté maintenant que vous connaissez tous nos prénoms.

On lui servit un verre.

Vénus hésita. Si elle acceptait, c'était un signe qu'elle voulait bien passer quelque temps avec eux.

Par contre, si elle refusait, on la forcerait peut-être à boire. Ces jeunes pouvaient devenir violents.

René fit jouer son radio transistor. Il y avait de la musique de danse et il invita Vénus.

Tout en dansant, il cherchait à serrer Vénus contre lui, il voulut même l'embrasser dans le cou.

– Je vous en prie, René, nous ne sommes pas seuls.

– Pensez-vous que les autres vont dire quelque chose ?

Denis avait commencé à boire dans les hôtels et il était le plus ivre du groupe.

Il ne mâchait pas ses mots.

– Vous auriez dû voir la petite noire qui était avec moi. Pas aussi bien faite que notre Huguette, mais pas pire et pas farouche. Je vous l'ai embrassée une couple de fois. C'était plein de promesses.

Il cria presque :

– Je ne sais pas ce que donnerais pour avoir une femme avec moi.

– Et nous ? On est tous comme toi, dit

Jacques.

Ces jeunes étaient non seulement des voleurs, mais ils avaient également la rage d'aimer.

Et les fins de semaine, ils s'arrangeaient pour trouver des filles. La chance, non seulement ne leur avait pas souri, mais il n'y avait qu'une fille avec eux, Vénus.

– Moi, je suis certain que mademoiselle n'est pas si farouche.

En titubant, Denis s'était levé.

– Viens danser, beau bébé.

Gaston se leva.

– Denis, laisse-là donc tranquille. On ne force jamais une fille.

– Toi, mêle-toi de ce qui te regarde, le scrupuleux. Une fille, il suffit de l'embrasser une couple de fois et elle se dégèle.

Et brusquement, il attira Vénus dans ses bras.

Non seulement il cherchait à l'embrasser, mais une de ses mains se glissa sous le chandail de Vénus et s'agrippa à un de ses seins.

– Oh ! Les boys, c'est pas de la bourrure, je vous le jure.

C'en était trop. Vénus n'en pouvait plus.

Elle repoussa Denis et comme il voulut se rapprocher, elle le saisit par le bras et le fit pirouetter par-dessus sa tête.

Il alla tomber sur ses camarades.

Vénus bondit vers la porte.

Mais Jacques cria :

– Attrapez-là, les gars.

Ce fut Jacques qui, le premier, arriva près de Vénus.

Mal lui en prit, car il reçut un terrible coup de judo à la nuque et tomba, étourdi. Mais à ce moment, René saisit Vénus par l'arrière.

– Laisse-là !

Gaston bondit sur René.

– Quand une fille ne veut pas...

La lutte s'engagea entre les deux camarades.

Mais Denis était sorti du camp lui aussi.

Il était comme enragé. Denis était grand, gros et fort.

Jamais une fille ne se moquerait de lui, devant ses compagnons.

– Elle va payer.

Et de plus, il savait se battre. Cette fois, il para l'attaque de Vénus. Il semblait connaître le judo aussi bien qu'elle.

Mais Vénus réussit, la seconde lois, à l'agripper solidement par le bras.

– Je puis vous le casser, vous le savez.

Mais Denis n'avait pas dit son dernier mot.

Il put saisir les cheveux de la jeune beauté et tira de toutes ses forces.

Vénus poussa un cri et lâcha prise.

Alors, vicieusement, Denis lui donna un coup de genou qui l'attrapa juste dans le ventre. Étouffée, la jeune beauté tomba sur le dos.

Denis allait profiter de son avantage. Il frappa à nouveau à l'abdomen de Vénus. Elle pouvait à peine respirer.

Puis, il la frappa à la tête et elle devint toute étourdie. Denis comprit qu'elle était sans défense.

Il se jeta sur elle, comme un enragé. Il souleva son chandail, jusqu'au cou et d'un mouvement brusque, lui arracha son soutien-gorge.

– Laissez-moi.

Il se mit à la mordre, vicieusement, pendant qu'une de ses mains se glissait sous la jupe de Vénus.

Si elle ne faisait rien, il allait la violer.

La bataille entre René et Gaston avait cessé. René avait eu le meilleur. Gaston saignait du nez et ne voulait plus se battre.

Les autres garçons étaient tous sortis du camp et se tenaient autour de Vénus et de Denis.

– Profites-en, Denis.

– Elle est bien faite, tu as raison, je veux être le deuxième, s'écria Jacques.

– Veux-tu qu'on t'aide ? demanda Pierre.

– Je vais en venir à bout tout seul.

Vénus comprit qu'elle ne pourrait résister à six

garçons en rage d'aimer, du moins à cinq, puisque Gaston ne semblait pas partager l'avis de ses compagnons.

Mais René avait eu raison de lui et maintenant, il se soumettait.

Vénus ne vit qu'une seule chance. Elle se devait de reprendre ses forces, elle se devait de se reposer.

Elle fit mine de ne plus protester. Elle cessa de se débattre et lorsque Denis chercha à l'embrasser, sans lui rendre ce baiser, elle l'accepta.

– Elle a compris, les gars.

Et il commença à dévêtir Vénus.

– J'ai froid.

– Puisqu'elle consent, on devrait entrer au camp.

– Elle n'aura pas froid avec moi, ensuite, elle entrera, fit Denis.

Et il voulait absolument faire l'amour à Vénus, là, sur le sol.

Le jeune homme ne se méfiait plus d'elle.

Il se releva légèrement pour détacher ses pantalons et Vénus comprit qu'il était temps d'intervenir.

Elle leva une de ses jambes et frappa durement Denis dans le bas du ventre.

Il poussa un cri et tomba à genoux, se tordant de douleur.

Une demi-seconde plus tard, Vénus était debout.

Il lui fallait profiter de la surprise pour mettre Denis complètement hors de combat.

Elle se pencha, le saisit par un bras et le leva de terre.

Il passa par-dessus son épaule et s'abattit brusquement au sol.

Mais ce n'était pas suffisant pour Vénus. Elle voulut répéter le manège. Elle souleva à nouveau Denis par un bras et avant de le faire passer par-dessus son épaule et l'écraser au sol, elle voulut le faire tourner.

Mais Vénus avait les mains froides, glissantes.

Et soudain, Denis lui glissa des doigts. On aurait dit une bolide s'élançant dans les airs.

Il allait sûrement s'assommer en tombant au sol.

Mais il y avait un arbre à quelques pas de là et Denis arriva durement sur l'arbre, tête première.

Les autres garçons poussèrent un cri et se précipitèrent.

Gaston, brusquement, s'approcha de Vénus.

– Venez, vite.

Vénus avait rapidement replacé sa jupe.

– Mais...

– Venez, vous l'avez tué, ils ne vous laisseront jamais.

Ils se mirent à courir.

– Vers ma voiture, fit Vénus.

– Mais...

– Vers ma voiture, c'est notre seule chance.

On entendait des cris derrière eux.

– Ils viennent. Vous dites que Denis...

– Il s’est frappé la tête sur un arbre, il a le crâne ouvert, c’est affreux.

Ils étaient rendus à la voiture.

– Ne bougez pas, fit Vénus.

Elle monta dans la voiture, ouvrit le compartiment à gants et sortit deux revolvers.

– Vous êtes armée ?

– Comme vous voyez.

Les garçons approchaient.

Vénus alors tira un coup de feu, aux pieds des garçons.

– Si vous approchez, dit-elle, je tire. Vous êtes quatre, nous sommes deux et armés.

– Vous avez tué notre camarade.

– Je n’ai fait que me défendre. J’ai un téléphone dans cette voiture, fit Vénus. Je puis appeler la police et tout dire, parler des boîtes qui sont cachées sous le camp. Vous voyez que je suis renseignée. Vous décidez de m’écouter, maintenant ?

Le garçon restèrent un moment sans parler.

– Je suis partie de Montréal pour venir ici et plusieurs personnes savent où je suis. Alors, vous ne pourrez pas vous en tirer.

René enfin retrouva la parole.

– Écoutez, on peut discuter, nous avons perdu la tête.

– Votre ami est-il réellement mort ?

Ils ne purent répondre.

– Je vais demander du secours, mais ça va prendre une heure, peut-être deux.

Elle monta dans la voiture en demandant à Gaston de les surveiller.

Et à sa grande surprise, Gaston entendit la voix de la jeune fille.

– Je suis Miss Vénus. J'ai besoin d'aide.

– Miss Vénus, la reine du sexe, celle qui travaille avec les policiers, qui protège les pauvres, les affamés, ceux qui sont sans défense.

Et il comprit que Vénus pouvait peut-être les sauver, malgré le tragique de la situation.

V

Juste à temps

Rondeau avait réfléchi et il décida de battre le fer, pendant qu'il était chaud.

Aussi, ce samedi matin-là, il téléphona à Mariette Lebel.

– J'ai passé ma nuit à penser à vous, Mariette, je veux vous voir.

Mariette aussi avait passé une curieuse de nuit. Elle avait rêvé que son fils était redevenu à de meilleurs sentiments, grâce à Miss Vénus. Mais dans son rêve, Gaston retombait bientôt, encore plus bas, parce que sa mère lui faisait honte.

Puis, éveillée, elle avait songé à Philippe, son mari. Elle avait été injuste en le comparant à Rondeau. Philippe était peut-être plus distant, plus froid, mais lorsqu'elle avait accepté de

s'habiller à la mode d'aujourd'hui, de se montrer plus jeune, il avait changé lui aussi. Il s'était montré plus passionné, comme autrefois.

– Il arrive ici, ce n'est jamais bien gai. Je me plains toujours de Gaston, je ne veux jamais sortir, j'ai l'air d'une vieille femme. Je me demande si au fond, je ne suis pas responsable des changements survenus chez mon mari.

Mais en entendant la voix de Rondeau, elle se sentit toute troublée.

– Appelez-moi cet après-midi, je verrai. Peut-être pourrez-vous venir chez moi.

Si Mariette invitait Rondeau, elle savait ce qui se produirait infailliblement.

Mais elle semblait incapable de lui résister.

*

– Comme ça, c'est maman qui vous a demandé de me surveiller ? demanda Gaston en colère.

– Elle m’a demandé de vous sauver. Vous rendez-vous compte, maintenant, que vous étiez tous en train de faire des criminels de vous ?

Les garçons ne pouvaient dire, exactement, pour quelles raisons ils agissaient ainsi.

– On a besoin d’argent.

– On ne déteste pas les filles.

– Mais si vous travaillez tous, un soir ou deux par semaine, vous aurez suffisamment d’argent pour vous distraire, pour aller danser. Vous rencontrerez des filles qui pourront vous plaire. Dites-moi franchement, lorsque vous revenez, après une telle fin de semaine, êtes-vous fiers de vous ? Aimerez-vous que les filles qui vous suivent ici, soient vos sœurs ?

– Mais que dira la police lorsqu’elle apprendra que nous avons vidé tous ces camps ?

– Si vous me promettez de mieux faire, il y aura une surveillance qui s’exercera sur vous, mais on vous laissera en liberté. Employez votre énergie à vous distraire, à faire du sport. Et puis, abandonnez la boisson. Croyez-vous que c’est

pour le plaisir de la chose qu'on défend la
boisson à ceux qui ont moins de vingt ans ? Non,
c'est que la boisson fait commettre bien des
bêtises.

Denis n'était pas mort, mais sérieusement
blessé.

Les jeunes étaient prêts à dire la vérité.

– Vous n'aurez qu'à dire qu'il s'est attaqué à
moi et que je n'ai fait que me défendre, c'est la
vérité.

Les jeunes ne savaient trop que faire. Ce fut
René qui décida :

– Elle a raison, si on se livre aux policiers, si
on remet ce qu'on a volé, nous aurons une
chance. Nous formerons un club, les gars et on
fera du sport. Nous témoignerons aussi s'il y a
enquête dans le cas de mademoiselle. Mais tout
ça, à une condition.

– Laquelle ? demanda Vénus.

– C'est que vous veniez nous rendre visite de
temps à autre. Vous deviendrez la reine de notre
club.

Vénus accepta. Lorsque les policiers arrivèrent, elle leur dit la vérité. On transporta Denis à l'hôpital. Le médecin déclara :

– La blessure n'est pas trop grave. Il a été très coupé, mais quelques points de suture, un bon mal de tête et tout redeviendra normal.

René déclara aux policiers que ni Gaston ni Jacques n'avaient participé aux vols.

– Nous n'étions que trois, Pierre, Louis et moi.

– Je ne suis pas mieux que vous autres, fit Jacques, j'ai vendu quelques articles volés. Soyons justes, il n'y a que Gaston qui ne voulait jamais marcher avec nous.

Les policiers confièrent Gaston à Vénus et emmenèrent les quatre autres.

– Puisque le camp est chaud, nous allons nous reposer un peu et demain, nous repartirons pour Montréal.

– Vous croyez que mes camarades vont s'en tirer ?

– Oui, surtout si je répons d'eux. On va leur donner une chance. C'est leur première offense ?

– Oui.

– Et vous, Gaston, vous êtes bien décidé à changer ?

– Je l'étais avant que vous arriviez, fit-il. J'ai beaucoup réfléchi depuis jeudi.

– Qu'est-il arrivé, jeudi ?

– Je suis sorti avec maman.

– Ah !

– Elle a voulu me faire plaisir, se conduire comme nous, les jeunes. C'était terrible, j'ai eu honte.

– C'est vrai ?

– Oui et j'ai compris qu'au fond, c'était exactement comme nous, elle nous imitait très bien. Parce que c'était maman, je n'acceptais pas cette ligne de conduite mais pourtant, je l'acceptais pour moi et mes camarades. Je ne voudrais pas que maman se conduise réellement comme ça.

– Et elle ne le fera plus.

– Vous pensez ?

– Oui. C’est moi qui lui avais conseillé de faire ça.

On imagine la surprise de Gaston.

– Ça vous a ouvert les yeux... mais également ceux de votre mère.

– Comment ça ?

– Elle s’est rendue compte qu’elle était encore jeune, c’est-à-dire, elle gardera un juste milieu.

– Vous êtes merveilleuse, mademoiselle Vénus. Maman va être surprise de nous voir entrer ensemble.

– Et heureuse, lorsqu’elle apprendra la vérité, lorsqu’elle saura que vous êtes décidé à bien faire.

*

Mariette Lebel regardait sa montre.

Rondeau allait sûrement appeler.

– Je n’ai pas eu de nouvelles de Miss Vénus,

donc, elle ne reviendra pas. Philippe n'entre pas
celte semaine. Si j'accepte de recevoir monsieur
Rondeau, personne ne le saura.

Il y avait bien les voisins.

Mais le samedi, tous étaient occupés. Le
samedi également, on recevait souvent des
visiteurs, des livreurs.

– On ne dira sûrement rien. Personne ne le
saura, personne...

Personne, excepté elle-même.

Elle n'avait pas encore fait la bêtise de
tromper son mari que déjà, elle avait du remords.

– Si Philippe était toujours aussi gentil que
lors de sa dernière fin de semaine...

Mais elle se doutait que ça ne pouvait pas
durer.

D'un autre côté, cette aventure avec Rondeau
ne pouvait mener nulle part.

– Je ne sais pas, je ne sais plus.

Soudain, le téléphone sonna.

– C'est lui.

Elle décrocha.

Ce n'était pas Rondeau, mais bien son mari.
Jamais il n'appelait longue-distance.

– Comment va ma belle petite gogo girl ?

– C'est toi, Philippe ?

– Ça ne te fait pas plaisir que je téléphone ?
J'ai failli faire une bêtise.

– Comment ça ?

– Si je m'étais écouté, j'aurais fait près de deux cents milles en voiture pour passer une heure avec toi. Mais j'ai réfléchi et j'ai préféré t'appeler. J'ai tellement hâte de te revoir.

– Ça me fait plaisir que tu téléphones.

– Je serai à Montréal vendredi soir et samedi, nous retournerons danser, n'est-ce pas ? J'espère que tu as gardé tes cheveux comme la semaine dernière ?

– Mais oui.

– On dirait que j'ai trouvé une nouvelle femme. Je te laisse, autrement, cet appel va nous ruiner.

– Merci d’avoir téléphoné, Philippe, merci, tu ne peux croire comme tu as appelé à temps.

– Que veux-tu dire ?

– Je... j’allais sortir faire des emplettes.

– Ne flirte pas avec les autres, dit-il en riant. Je veux te garder pour moi tout seul. Au revoir, Mariette.

– Au revoir, Philippe.

– Une seconde, Mariette, tu vas peut-être trouver ça ridicule... mais sais-tu pourquoi je t’appelle.

– Parce que tu t’ennuyais ?

– Non, pas exactement. Pour te dire une chose que je ne t’ai pas dite depuis des années. C’est fou, mais c’est comme ça. J’ai pensé à toi toute la semaine, Mariette et je me suis rendu compte que je t’avais négligée.

– Ne dis pas ça, voyons.

– Mais si, c’est la vérité... et puis... je t’aime, Mariette, voilà ce que je voulais te dire.

Et il raccrocha.

Mariette ne pouvait en croire ses oreilles, jamais elle n'avait été si heureuse.

*

– C'est inutile d'insister, monsieur Rondeau, je ne veux plus vous voir.

– Mais pourquoi, hier encore...

– J'ai réfléchi, depuis hier. Je vous remercie, car vous m'avez ouvert les yeux.

– Comment ça ?

– Oui, grâce à vous, je me suis rendue compte que j'aimais toujours mon mari.

– Oh ! Et s'il savait que nous nous sommes embrassés, que nous sommes sortis ensemble, que dirait-il de ça ?

– Sitôt que mon mari entrera à Montréal, je lui dirait tout. Il m'aime, il comprendra. Il sera même heureux de voir que d'autres hommes s'intéressent à moi.

– Et s'il apprend que ces autres hommes sont

des jeunes de dix-huit ans, dira-t-il la même chose ? Une femme qui sort avec des jeunes qui peuvent être ses enfants.

– Justement, monsieur Rondeau, le jeune homme qui m’accompagnait, le soir que nous nous sommes rencontrés, c’était mon fils.

– C’est ça, prenez-moi pour un imbécile.

– Son prénom est Gaston et il a dix-huit ans. Et si vous ne me croyez pas, il ira vous le dire lui-même. Ça pourra faire un beau scandale.

– Des menaces, maintenant ?

– Pas du tout, j’ai failli commettre une bêtise, j’ai failli perdre la tête, mais heureusement, j’ai ouvert les yeux juste à temps. N’envoyez plus de fleurs ou de choses du genre, je devrai tout refuser.

– Ne vous inquiétez pas, je ne dépenserai pas un sou pour vous. J’ai déjà été trop poisson. Je croyais que...

– Vous pensiez avoir une aventure et ensuite, me laisser tomber, n’est-ce pas ? C’est ça ?

– Laissez faire vos enquêtes et dites-vous bien

que vous n'êtes pas la seule femme sur terre. Il y en a des tas d'autres et plus intéressantes que vous.

Et il raccrocha.

Mariette esquissa un sourire.

Elle était fière d'elle.

Environ une heure plus tard, elle était à lire au salon lorsqu'elle entendit une voix.

– Surprise, maman !

– Mon Dieu ! Tu m'as fait peur, Gaston.

Il n'était pas seul. Miss Vénus l'accompagnait.

– Tiens, je t'apporte une petite boîte de chocolats, fit Gaston.

Vénus esquissa un sourire.

– Tout va bien, madame Lebel. Si Gaston le veut, il vous contera tout.

Mariette sourit :

– Je ne te poserai pas de questions. Tu parleras, si tu veux, Gaston. Si tu savais comme je suis heureuse.

Mariette était contente pour son fils, mais surtout, fière d'elle.

S'il avait fallu qu'elle cède aux instances de Rondeau, si elle avait accepté de le recevoir, Gaston, son fils, les aurait probablement surpris dans les bras l'un de l'autre.

Gaston et Miss Vénus étaient entrés sans sonner, sans s'annoncer.

Et des sueurs perlèrent au front de Mariette.

Elle l'avait échappé bel.

– Mais je ne savais pas que Gaston reviendrait. C'est de moi-même que j'ai refusé de recevoir ce Rondeau.

– Va te changer, Gaston, je veux dire un mot à Miss Vénus.

– Bien, maman.

Mariette remercia Vénus.

– Non seulement vous avez sauvé mon fils, mais également notre foyer.

Et rapidement, elle la mit au courant de ce qui s'était passé.

– Croyez-vous que je devrais en parler à mon mari ?

– Non, car ce Rondeau n'est qu'un coureur de jupons. Il ne voudra sûrement pas avoir des ennuis à cause de vous.

Mais elle ajouta :

– Si jamais il vous en cause, n'hésitez pas à me téléphoner.

Cet ouvrage est le 745^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.